

**OSMANLI ARAŐTIRMALARI**  
**XXII**

NeŐir Heyeti - Editorial Board

Halil İNALCIK - İsmail E. ERÜNSAL

Heath W. LOWRY - Feridun EMECEN

Klaus KREISER

**THE JOURNAL OF OTTOMAN STUDIES**  
**XXII**

İstanbul - 2003

EXOTISME ET MODERNITE : L'IMAGE DES PROVINCES  
ARABES DANS UN MAGAZINE OTTOMAN VERS 1900

*François GEORGEON\**

On sait la rapidité avec laquelle une nouveauté technique comme la photographie s'est imposée dans l'Empire ottoman à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Rapidité surprenante si l'on songe aux réticences traditionnelles des milieux islamiques à l'égard de l'image. Certes, il y aura des résistances face à ce qui apparaissait aux conservateurs comme une "innovation". Et pourtant, en quelques décennies, on constate que les studios se sont multipliés dans les grandes villes ottomanes, que l'habitude de se faire photographier en famille est désormais bien ancrée dans les couches supérieures de la société ; que la photographie a même reçu un puissant soutien de la part du palais ottoman, puisque depuis l'époque d'Abdülaziz (1861-1876), il existe une fonction de "photographe officiel de S.M.I. le Sultan". Abdülhamid lui-même (1876-1909) va beaucoup s'intéresser à la photographie : il crée dans son palais de Yıldız un atelier personnel, et surtout il entreprend une véritable "couverture" photographique de l'Empire, en envoyant des photographes dans toutes les provinces, dont ils rapportent des milliers de clichés qui sont soumis au regard

---

\* CNRS, Paris.

<sup>1</sup> Sur la photographie au Moyen-Orient et dans l'Empire ottoman, voir la bibliographie de Paul Chevedden, "Making Light of Everything : Early Photography of the Middle East and Current Photomania", *Middle East Studies Association Bulletin*, XVIII/2, déc. 1984, pp. 151-174. Engin Çizgen, *Photography in the Ottoman Empire, 1839-1919*, Istanbul, 1987. *Imperial Self-Portrait, The Ottoman Empire as Revealed in the Sultan Abdul Hamid II's Photographic Albums*, n° spécial de *Journal of Turkish Studies*, 12, 1988. Et tout récemment, Engin Özendes, *Abdullah Frères, Osmanlı Sarayının Fotoğrafçıları*, Istanbul, 1998.

impérial. Car comme le sultan le dira lui-même : "Chaque photographie correspond à une idée".

Dans ce contexte général, l'image a connu une large vulgarisation dans la presse ottomane à partir de la fin des années 1860. D'abord des gravures, des dessins, puis des photographies ont commencé à agrémenter la lecture des journaux et des revues. Dans les années 1890, deux magazines *illustrés* occupaient une place importante dans la presse ottomane : le *Servet-i Fünûn* (trésor des sciences), fondé en 1891, de tendance littéraire, qui a donné son nom à une école littéraire inspiré du symbolisme et du parnasse. Et le *Ma'lûmât* (information), créé en 1895, plus populaire, davantage magazine d'information.

L'une des fonctions de ces magazines était de "donner à voir" le monde et l'Empire ottoman à leurs lecteurs - des lecteurs qui avaient été longtemps privés d'images. Une fonction importante si l'on songe que l'Empire ottoman était en train de se moderniser depuis l'époque des *Tanzimat*. Par ailleurs, le palais et ses censeurs surveillaient de près de telles publications qui, notamment du fait de leurs illustrations, pouvaient être les vecteurs dangereux de la subversion, ou bien au contraire les instruments précieux d'une propagande en faveur du pouvoir.

Il peut être intéressant d'examiner la façon dont ces magazines ont présenté à leurs lecteurs - surtout des habitants des grandes villes ottomanes et, au premier chef, de la capitale, Istanbul -, les provinces arabes de l'Empire ottoman. Provinces lointaines, que peu d'Ottomans avaient la possibilité de parcourir ou de visiter, hormis les administrateurs provinciaux, les militaires, et les personnes affiliées aux réseaux confrériques. Mais provinces qui étaient en train de prendre, précisément, une place nouvelle dans l'équilibre de l'État ottoman vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'enquête proposée ici prendra en compte le *Ma'lûmât*<sup>2</sup>, et cherchera à voir à travers lui quelles images du monde arabe étaient proposées aux lecteurs dans un magazine d'Istanbul vers 1900.

#### Quelques mots sur le magazine illustré *Ma'lûmât* (1895-1903)

Le *Ma'lûmât* portait en sous-titre, pour définir sa vocation : "journal illustré hebdomadaire pour servir le bien public et l'État". Pratiquement chaque

<sup>2</sup> A noter que cette enquête a été réalisée à partir du dépouillement des six premiers volumes du *Ma'lûmât*, c'est-à-dire les années 1895-1898

numéro de cet hebdomadaire s'ouvrait sur des remerciements, des compliments ou des louanges au Sultan. Certes, il s'agit là d'une rhétorique habituelle à ce genre de publication, mais il faut reconnaître que, dans la flagornerie et la courtoisie, le *Ma'lûmât* semble avoir été particulièrement loin. C'est ainsi que le journal n'hésitait pas à s'affirmer "foncièrement dévoué aux intérêts de Sa Majesté, et par conséquent à ceux du pays", et à rappeler que sa doctrine était de montrer que "tout ce qui a été fait et se fait de bon dans ce pays est dû à l'impulsion généreuse de ce souverain" (n° 29). En fait, plus que la plupart des journaux de l'époque, le *Ma'lûmât* était très lié au régime de Abdülhamid. Son fondateur, Mahmud Tahir (1864-1909), qualifié par ses ennemis "d'espion de Abdülhamid", avait ses entrées au palais impérial de Yıldız qu'il alimentait en *journal*, c'est-à-dire en rapports de dénonciation<sup>3</sup>. Il finira par être condamné et exilé en Tripolitaine pour avoir fabriqué et vendu de fausses décorations... En tout cas, il est certain que son magazine exprimait une ligne très proche de celle du palais.

L'un des premiers magazines illustrés de l'Empire ottoman, le *Ma'lûmât* proposait chaque semaine, sur une vingtaine de pages, une dizaine de reproductions photographiques en moyenne. L'ambition de Mahmud Tahir était de faire de sa publication l'équivalent du célèbre magazine français *L'Illustration*. Du reste, d'une manière significative, sous le titre en ottoman de *Ma'lûmât* - au sens propre "information", "connaissance", - figurait en français la formule *Illustration turque* \*.

Pour illustrer ses colonnes, le *Ma'lûmât* pouvait puiser dans les collections des photographes et des studios connus sur la place d'Istanbul, comme les frères Abdullah, les frères Gülmez, Gustave Berggren, les studios Phœbus, d'autres encore ; il recourait aussi aux services de correspondants dans les provinces, comme Bonfils au Liban, Suleyman Hakim à Damas et au Hédjaz, Lékégian au Caire. Ce "réseau" lui permettait de couvrir assez largement la surface de l'Empire.

A qui s'adressait le *Ma'lûmât* ? Il n'est évidemment guère facile de répondre à cette question. Notons d'abord que les articles du magazine étaient

<sup>3</sup> Sur Mahmud Tahir et le *Ma'lûmât*, cf. articles dans *Dünden Bugüne İstanbul Ansiklopedisi*, et dans *Türk Dili ve Edebiyatı Ansiklopedisi*.

\* Cf. illustration ci-contre.

exclusivement publiés en ottoman, et rédigés dans une langue relativement simple, accessible, ce qui le différençait nettement du *Servet-i Fünûn* que ses prétentions littéraires restreignaient à une étroite élite. Par contre, les photographies faisaient l'objet de longues notices explicatives rejetées à la fin de chaque numéro, qui étaient rédigées, elles, à la fois en ottoman et - d'une manière plus condensée - en français. Quant aux légendes, elles étaient fournies généralement en trois langues, l'arabe venant s'ajouter au turc ottoman et au français au dessous de chaque illustration. Notons par ailleurs que le *Ma'lûmât* a eu des éditions, de parution très irrégulière, en persan (*kısm-ı farisî*) et en arabe (*kısm-ı arabî*).

En ce qui concerne la forme et le contenu du magazine, on notera à la fois le respect des traditions et en même temps l'ouverture aux nouveautés et aux innovations. Le magazine comportait un supplément destiné au lectorat féminin : *Hanımlara Mahsus Ma'lûmât*, intitulé en français "Maloumat pour les dames". On peut en conclure qu'il s'adressait aux couches les plus éclairées de la société ottomane-musulmane. Le lecteur type d'un tel organe de presse, à la fois informatif et agréable à regarder, était probablement le bureaucrate de l'époque hamidienne, portant fez et redingote, curieux des nouveautés matérielles et techniques mais attaché aux traditions, ouvert sur l'Occident mais en même temps fidèle au sultan et à son régime<sup>4</sup>.

#### Images des provinces arabes dans le *Ma'lûmât*

Si l'on considère la géographie "visuelle" des photographies proposées par le magazine de Mahmud Tahir à ses lecteurs, on constate d'abord qu'il ne se souciait guère de leur montrer l'Europe ou l'Amérique - en tout cas beaucoup moins que son concurrent direct, le *Servet-i Fünûn*. Par contre de nombreuses illustrations concernent le monde de l'islam, et mettent en scène les musulmans hors de l'Empire, de Perse, de Russie, d'Inde, d'Indonésie, etc.

Cela dit, l'essentiel des images représente malgré tout l'Empire lui-même dans un vaste panorama, nullement systématique, allant de l'Albanie jusqu'à la Tripolitaine en passant par la Roumélie, la Crète, l'Anatolie, le Croissant fertile.

<sup>4</sup> Ainsi, Said bey, haut fonctionnaire employé au Conseil de la Santé (*Meclis-i Sıhhiyye*) était abonné au *Ma'lûmât*. Cf. Paul Dumont et François Geordon, "Un bourgeois d'Istanbul au début du XX<sup>e</sup> siècle", *Turcica*, XVII, 1985, pp. 127-182, ici p. 164

Images tout d'abord, de paysages, de villes célèbres, de monuments, de sites archéologiques. Mais au delà de ces vues, le *Ma'lûmât* offrait aussi une galerie de portraits de personnages officiels - sauf le sultan qui demeurait invisible<sup>5</sup>: ministres, gouverneurs de province, hauts fonctionnaires, officiers de l'armée, dignitaires des communautés religieuses, etc. Par contre, peu de représentants de la "société civile", comme des journalistes, des avocats, des médecins ou des hommes d'affaires. En fait, c'est surtout l'appareil de l'État que le *Ma'lûmât* donnait à voir à ses lecteurs. Il soumettait également à leurs regards des photographies des constructions ou des grands travaux entrepris sous Abdülhamid dans l'Empire : casernes, navires de guerre, installations portuaires, chemins de fer, hôpitaux, écoles, *konak* (hôtels) de gouvernement, etc., cherchant ainsi à mettre en valeur l'idée de puissance et de modernité de l'Empire.

Quelle est la part des provinces arabes dans cette mise en scène de l'Empire ? Une première réponse à cette question peut être d'ordre quantitatif. En feuilletant le *Ma'lûmât*, on se rend compte que les photographies des provinces arabes occupent une place particulièrement importante. Cette première impression se trouve confirmée par un simple calcul statistique portant sur le pourcentage des images selon les régions de l'Empire. Ce calcul, - qui porte sur les deux premiers volumes de la revue (années 1895-1896) -, révèle que 45% des illustrations sont relatives aux provinces arabes (Égypte et Tunisie incluses), 28% à l'Anatolie, 16,5% à la seule ville d'Istanbul, 7 % à la Roumélie et 3,5% à la Crête.

La donnée la plus frappante, c'est la sous-représentation de la partie européenne de l'Empire (la "Roumélie"). Ni l'Albanie, ni la Macédoine, ni la Thrace ne comptent donc pour beaucoup dans les illustrations proposées par le *Ma'lûmât*. Pourtant, une ville comme Salonique, capitale de la Macédoine, véritable vitrine occidentale de l'Empire à cette époque, aurait pu servir à illustrer la modernisation ottomane. Force est de constater que les rédacteurs de la revue ont préféré choisir leurs exemples dans les provinces arabes ou en Anatolie. Par contre, eu égard à sa dimension, la Crête est finalement bien représentée, et les lecteurs du *Ma'lûmât* disposent de nombreuses photos

<sup>5</sup> Sur cette "invisibilité" du sultan, cf. mon article : "Le sultan caché, réclusion du souverain et mise en scène du pouvoir à l'époque de Abdülhamid II (1876-1909)", dans *Turcica*, XXIX, 1997, pp. 93-124.

illustrant en particulier la ville de La Canée. Il est vrai que la question crétoise, avec la revendication de l'*enosis* - du rattachement à la Grèce continentale -, était toujours pendante dans les années 1890, et que montrer abondamment l'île, c'était une façon de rappeler au public ottoman qu'elle faisait bien partie des "domaines protégés" (*memalik-i mahrusse*).

Ce qui ressort aussi de ces pourcentages, - et ce qui nous intéresse plus spécialement ici -, c'est la sur-représentation des provinces arabes. Ni en nombre d'habitants, ni en étendue, ni en importance économique celles-ci ne "pèsent" 45% de l'Empire. Que faut-il en conclure ? Cette tendance générale paraît refléter d'une façon étonnamment fidèle les orientations nouvelles du régime d'Abdülhamid. Il est remarquable que la place visuelle qu'occupent les provinces arabes dans le *Mal'umât* corresponde à la place qui leur est désormais donnée par le sultan sur le plan politique. Après la guerre russo-turque et le traité de Berlin, affaibli en Europe, l'Empire ottoman devient à la fois plus asiatique et plus musulman. Abdülhamid n'a pas été long à tirer les conséquences idéologiques et politiques de ce fait : dès la fin des années 1870, il relançait le thème du califat, pour asseoir plus solidement son pouvoir personnel en re-sacralisant la fonction impériale, et pour offrir à la majorité démographique de l'Empire un "ciment" socio-culturel plus solide<sup>6</sup>. En même temps, il portait une attention particulière aux provinces arabes - et notamment à la Syrie : placées désormais en tête de la hiérarchie des provinces, celles-ci avaient droit aux gouverneurs les plus capables, et recueillaient davantage d'investissements de la part de l'État central, etc.<sup>7</sup> En somme, en accordant une

6 Sur la question du califat à l'époque d'Abdülhamid, la bibliographie est immense. Voir, parmi les publications les plus récentes : Ş. Tufan Buzpinar, "Opposition to the Ottoman Caliphate in the Early Years of Abdülhamid II : 1877-1882", *Die Welt des Islams*, XXXVI/1, 1996, pp. 59-89. Jacob M. Landau, *The Politics of Pan-Islam, Ideology and Organization*, Oxford, Clarendon Press, 1990. Azmi Özcan, *Pan-Islamism. Indian Muslims, the Ottomans and Britain (1877-1924)*, Leyde, E.J. Brill, 1997. Mümtaz'er Türköne, *Siyasî İdeoloji Olarak İslamcılığın Doğuşu*, Istanbul, 1991. Cezmi Eraslan, *II. Abdülhamid ve İslâm Birliği, Osmanlı Devleti'nin İslâm Siyaseti, 1856-1908*, Istanbul, 1992. Du même, "II. Abdülhamid'in Hilâfet Anlayışı", dans *Sultan II. Abdülhamid ve Devri Semineri*, Istanbul, 1994, pp. 93-105.

7 Voir notamment Engin D. Akarlı, "Abdülhamid II's Attempt to Integrate Arabs into the Ottoman System", dans D. Kushner éd., *Palestine in the Late Ottoman Period*, Jérusalem, 1986, pp. 74-89.

place éminente aux provinces arabes dans ses illustrations, le *Ma'lûmât* ne faisait que suivre les orientations politiques de Yıldız.

### Quelles images des provinces arabes ?

Considérons maintenant l'ensemble de ces photographies. On remarquera d'abord qu'un nombre non négligeable concerne deux provinces qui ne sont plus que nominalement ottomanes : la Tunisie (protectorat français depuis 1881) et l'Égypte (occupée par les Anglais depuis 1882). En montrant Tunis ou le Caire, le *Ma'lûmât* veut-il rappeler aux lecteurs ottomans que ces pays font encore partie - même si ce n'est que théorique - des "domaines bien protégés" ? Ou bien figurent-ils seulement dans le panorama offert au public du *Ma'lûmât* comme pays musulmans, au même titre que, par exemple, l'Indonésie ou la Crimée, pour illustrer l'intérêt de la Turquie hamidienne et du siège du Califat pour ces parties de l'ensemble "monde musulman" ? Il semble que la réponse diffère selon les cas. En ce qui concerne la Tunisie, la plupart des photographies représentent des mosquées (n° 13, 57, 69, 70), donc rappellent l'appartenance de la Régence à la 'umma (nation) islamique plutôt qu'à l'Empire. Par contre, dans le choix des thèmes et les légendes qui les accompagnent, certaines illustrations concernant l'Égypte - qui deviendra protectorat anglais seulement en 1914 -, semblent avoir pour objectif de rappeler les liens politiques rattachant le Caire à Istanbul : tel est par exemple le cas du portrait du Khédivé arborant le grand cordon de la Maison ottomane (*Hanedan-i Al-i Osman*) (n° 18), ou l'image de la résidence khédiviale estivale sur le Bosphore, ou encore l'effigie du prince Abbas pacha, fils du Khédivé Halim pacha, dont la légende prend bien soin d'indiquer qu'il était membre du Conseil d'État (*Şura-yı Devlet*) (n° 56). Ces rappels signifient qu'il fallait continuer à croire à l'ottomanité de l'Égypte, et que, en 1895 encore, le gouvernement d'Abdülhamid, n'avait pas perdu tout espoir de bouter les Anglais hors de la vallée du Nil.

Pour le reste, si l'on considère les photographies des provinces réellement sous l'autorité ottomane, on peut les classer en trois catégories. Il y a tout d'abord celles qui présentent un intérêt archéologique, artistique ou touristique. Tel est le cas, par exemple, des ruines de Pétra que l'on retrouve à plusieurs reprises dans la revue. De ce lot, il y a peu à dire, sinon que les provinces arabes se trouvaient ainsi incluses dans le mouvement de curiosité pour les

antiquités. N'oublions pas que dès l'origine, la photographie au Moyen-Orient s'est développée pour répondre à cette curiosité, et il n'y a rien de surprenant à ce que nous trouvions de nombreuses illustrations témoignant du riche passé des pays arabes.

Une deuxième catégorie de photographies - la plus importante en nombre - est destinée à illustrer la présence ottomane dans les provinces arabes. Il s'agit d'abord de photographies de lieux publics, de bâtiments ou de cérémonies ; le lien à l'État ottoman est affirmé par la représentation de symboles ou de rites politiques, comme les défilés ou les réjouissances pour la fête anniversaire de l'avènement au trône, ou encore par l'uniformité architecturale : les lecteurs du *Ma'lûmât* peuvent se rendre compte que les casernes, les bâtiments (*konak*) de l'administration provinciale, les écoles et les hôpitaux nouvellement construits en Syrie, en Irak ou en Tripolitaine sont identiques à ceux que l'on retrouve en Anatolie ou dans les Balkans. L'architecture joue ici un rôle symbolique destiné à rappeler l'appartenance *ottomane* des provinces arabes, et la photographie permet à un public beaucoup plus large - en l'occurrence les lecteurs du *Ma'lûmât* - d'en prendre conscience.

A côté de ces documents, viennent les portraits des représentants de l'État dans les provinces arabes. C'est ainsi que l'on peut voir, au gré des numéros de la revue, les gouverneurs d'Alep, de Mossoul ou de Beyrouth, le commandant de Médine, l'inspecteur judiciaire pour les provinces de l'Irak, le général de division de Beyrouth, le directeur des finances du vilayet du Hédjaz, etc. D'autres illustrations cherchent à montrer la modernité ottomane des provinces arabes, que ce soit par le choix des sujets représentés (par exemple, des travaux de terrassement et de canalisation pour alimenter Tripoli en eau [n° 75]), ou par le commentaire qui les accompagne ; celui-ci ne manque pas de souligner les efforts entrepris par le sultan pour amener son pays en général, et les provinces arabes en particulier, à la "civilisation".

Du reste, si l'État ottoman est présent à travers ces documents, c'est aussi et surtout à travers la personne du Sultan : de nombreuses illustrations rappellent que l'ensemble des provinces arabes est l'objet tout particulier de la sollicitude impériale, qu'il s'agisse de l'établissement d'un asile de bienfaisance construit à La Mecque aux frais de la Liste Civile (n° 102), d'un dépôt d'armes et de munitions en Tripolitaine (n° 81, 99), ou encore de la Mosquée al-Aqsa de

Jérusalem à laquelle le sultan a fait don d'un beau lustre (n° 10). A chaque occasion, il est question de la "sollicitude paternelle", de la "gracieuse sollicitude, de "l'impérissable faveur" de "S.M.I. le Sultan". La revue ne manque pas non plus de fournir des illustrations des lieux publics baptisés du nom du sultan, comme le jardin public *Hamidiye* à Beyrouth (n° 6), ou encore l'hôpital des pauvres *Hamidiye* à Tripoli (n° 57).

Une troisième catégorie de photographies présente un tout autre aspect : elles mettent en scène les coutumes, les costumes, le folklore des provinces arabes. Le lecteur peut ainsi regarder des images de "cérémonies de mariage en Égypte" (n° 3), ou une série de vignettes, sur plusieurs numéros, sur les "costumes des habitants du Yémen" (n° 19 et suiv.). Ou encore "le café arabe sous la tente en Égypte" (n° 27). Illustrations qui présentent les provinces arabes comme "pittoresques", "exotiques" et qui correspondent aux thèmes favoris de la photographie européenne et de la peinture "orientaliste" de l'époque.

Il peut paraître au premier abord surprenant qu'une publication comme le *Ma'lûmât* se laisse ainsi aller à un engouement de type "orientaliste" à propos des provinces arabes. Et pourtant, il ne s'agit pas là d'une manifestation isolée<sup>8</sup>. Ainsi de la participation de l'État ottoman aux Expositions universelles : à travers ses stands et les produits exposés, il s'efforçait de faire passer le message d'un pays moderne, cherchant à rivaliser avec les grandes puissances, mais en même temps, il sacrifiait aussi à la demande "exotique" du public, occidental cette fois, en présentant volontiers des thèmes ou des sujets arabes<sup>9</sup>. Dans un tout autre registre, à la même époque, un peintre ottoman comme Osman Hamdi - fondateur de l'École des Beaux-Arts d'Istanbul et directeur du Musée Impérial - mettait en scène dans des tableaux "orientalisants" - tout à fait dans la veine de ceux de Gérôme ou de Deutsch - des Arabes en costume de bédouins dans l'Istanbul de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle...<sup>10</sup>

<sup>8</sup> Cf ; l'article récent d'Ussama Makdisi, « Ottoman Orientalism », *American Historical Review*, 107/2, juin 2002, p. 768-796.

<sup>9</sup> Cf. Selim Deringil, *The Well-Protected Domains, Ideology and Legitimation of Power in the Ottoman Empire, 1876-1909*, Londres-New York, 1998.

<sup>10</sup> Cf. le très bel album de Mustafa Cezar, *Sanatta Batı'ya Açılış ve Osman Hamdi*, Istanbul, 2 vols, 1995.

Dans cette vision "exotique" des Arabes et des provinces arabes, les choix photographiques du *Ma'lûmât* viennent donc nous rappeler, entre autres exemples, que, dans une certaine mesure, les élites ottomanes avaient intériorisé la façon de voir de l'Europe, au point de projeter sur leurs propres territoires le regard par définition extérieur du colonisateur sur le colonisé. D'une certaine façon, on peut dire que les Arabes servaient d'exutoire "orientaliste" au public d'Istanbul, de la même façon que les territoires coloniaux alimentaient les rêves "d'ailleurs" des Français ou des Anglais de 1900. Une manière sans doute pour les élites ottomanes de se défaire du pittoresque "à la Loti" qui collait à l'image d'Istanbul, ou, pour reprendre l'expression de Deringil, de tenter de "minimiser" la vision "exotique" portée par le regard occidental<sup>11</sup>.

Mais au delà, pointait l'idée que ce "pittoresque" n'était pas l'essentiel, et que ce qui comptait, c'était la modernisation entreprise par le régime du sultan Abdülhamid. Prenons le cas de cette illustration d'une "rue à Djeddah" (n°13) : une rue "pittoresque", avec moucharabiehs et jalousies, tout à fait dans la veine "exotique" ; mais en même temps le commentaire qui accompagnait le document évoquait les projets en cours de modernisation de la ville : "Bientôt, ce port sera doté de bassins à flot et d'autres établissements maritimes qui en feront le centre le plus important de la Mer Rouge". L'exotisme auquel se laissait aller le *Ma'lûmât* ne renvoyait donc pas à l'idée d'un Orient éternel ne changeant jamais, comme l'impliquait l'orientalisme européen. Bien au contraire, il invitait le lecteur à prendre conscience des changements en cours sous l'impulsion du pouvoir central.

### Conclusion : une politique de l'image

L'examen du matériel photographique proposé par le magazine *Ma'lûmât* paraît indiquer que l'on est en présence d'une véritable "politique de l'image" à usage interne. Une politique qui cherche à délivrer auprès des lecteurs ottomans, à propos des provinces arabes de l'Empire, un triple message de "territorialité", d' "altérité" et de "modernité".

Les multiples photographies montrant les provinces arabes de l'Empire ont d'abord pour fonction de rappeler que ces provinces sont bien "ottomanes", qu'elles font partie intégrante des "domaines bien protégés" ; l'illustration se

<sup>11</sup> Selim Deringil, *op.cit.*, pp. 150-152.

présente donc d'abord comme un acte d'appropriation. Elles soulignent aussi, d'une façon en quelque sorte illustrative, que ces provinces sont porteuses de "différences" par rapport au centre. Mais, elles veulent rappeler aussi, d'une manière en quelque sorte documentaire, que ces provinces - quelles que soient leurs différences - participent elles aussi au grand mouvement de modernisation entrepris par le sultan Abdülhamid sur toute la surface de l'Empire<sup>12</sup>.

---

<sup>12</sup> Ces conclusions sont valables pour les trois premières années d'existence du *Ma'lumât* (1895-1898) Il faudrait donc les vérifier pour la suite, afin de se rendre compte si la "ligne"